Des années durant, je me rendais presque chaque semaine au Père-Lachaise, où le tombeau d’Oscar Wilde me fascinait. Il était alors recouvert de centaines d’empreintes de bouches, faites au rouge à lèvres. Il y a dix ans, il fut décidé que la séquence bécots n’avait que trop duré : on nettoya le mausolée, on érigea des vitres protectrices. Les traces persistèrent toutefois ; le rouge à lèvres, si gras, avait imprégné le calcaire. Le rouge avait disparu, mais pas les empreintes de bouches désormais grises. Alors, quand je repasse devant le tombeau, ces dernières m’aident, comme un rappel fantomatique, à toujours voir les marques rouge vif qui transpirent encore de la pierre.

\*

Pendant des années, Emma Bourgin a travaillé quasiment exclusivement ses sculptures avec de la cire d’abeille et de la chaux. Elle s’est contrainte à leur temporalité, la lenteur de la fonte de la première et la rapidité de la prise de la seconde. Elle a moulé, trempé, frotté, recouvert des objets avec les deux matériaux. Elle a caché sous le blanc et le jaune ce qu’elle nous invitait à deviner, des fruits par exemple, qui décrépissaient petit à petit en conservant leur coque encirée, ou de légers mouchoirs endurcis par la fleur de chaux.

Récemment, c’est une couleur plus qu’un matériau singulier qui s’est imposée dans son travail : le rouge, ce « pétale de coquelicot qui a bu la tasse » (selon ses mots), a pris de nombreux chemins de traverse. Il était d’abord sur ses mains : les cochenilles qu’elle broyait, l’if qu’elle ponçait, les graines de rocou qu’elle pilait, mais également la poudre de marbre rouge ou la poussière que les baies du sumac laissaient sur le bout de ses doigts. Lui vient alors aussi à l’idée qu’avant même le toucher, la sculptrice a une connaissance de la couleur par le goût : c’est sa bouche, comme les admiratrices ou admirateurs mystères d’Oscar Wilde, qui servira de première matrice. Elle qui démoulait et arrachait, désormais embrasse ; *Baiser acide* (2016) ouvre le bal, avant *Baiser brûlant* (2017), au sumac puis au rouge à lèvres. Ses empreintes cherchent les traces les plus ténues de ce qui a été, poussières prélevées dans différentes villes comme dans *Les Portes* (2015-2023) ou dépôt de sangria obstinément conservé après une fête pour *Tout ce qu’il reste de mes 30 ans* (2023).

Peut-être pourrait-on dire que l’art délicat d’Emma Bourgin est d’abord un soin ; rien de spectaculaire ici, pas de béances et d’épanchements. C’est plutôt une attention constante aux petites fragilités, aux fissures invisibles, à ce qui s’apparente à de discrètes gerçures, perles de sang aux commissures comprises. Face à elles, et avec toute la patience que l’on imagine, Emma Bourgin apaise et comble.